

A hand with red-painted nails holds a clear plastic blood bag. The bag is partially filled with red liquid and has a white rectangular label in the center. The label contains the author's name 'CASSIE ALEXANDER' at the top, the title 'EMERGENCY' in large, bold, red, distressed font in the middle, and the subtitle '1-MORSURE NOCTURNE' in bold, black, sans-serif font below it. There are some red splatters on the white label. The background is a plain, light grey surface.

CASSIE ALEXANDER

EMERGENCY
1-MORSURE NOCTURNE

Extrait de la publication



EMERGENCY – 1

Morsure nocturne

Cassie Alexander

EMERGENCY – 1

Morsure nocturne

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Tiphaine Scheuer



Titre original :
NIGHTSHIFTED

Éditeur original :
St. Martin's Press
All rights reserved

© Erin Cashier, 2012

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2013

*Pour quiconque ayant déjà reçu un petit supplément
pour veiller jusque très tard.*

Remerciements

Ce livre n'aurait pas été possible sans les efforts de nombreuses personnes, que je ne citerai pas toutes. Mon mari tout d'abord, Paul, pour la grande compréhension dont il fait preuve vis-à-vis de ce que j'essaie de faire ; mon agent, Michelle Brower, pour avoir cru en ce livre fou ; et mon éditrice, Rose Hilliard, pour sa confiance et son excellente contribution par la suite. Je serai éternellement reconnaissante à mon premier lecteur, Daniel Starr, qui a joué un rôle inestimable dans la réalisation de l'écrivain que je suis aujourd'hui. Je serai toujours redevable à mes seconds lecteurs, Tina Connelly, Anna Eley, Patrick Weeked et Julia Reynolds, qui ont mis leur temps et leur cerveau à ma disposition. Pour ce qui est du cerveau, je promets de le leur rendre très bientôt. Mes parents, qui m'apportent leur soutien inconditionnel. Mes camarades d'écriture, Rachel Swirsky, Blake Charlton, David Moles et Barry Deutsch qui comprennent toujours et me soutiennent, même si, connaissant le monde de l'édition de l'intérieur, ils savent ce que cela implique. Merci à Matt Bellizzi de m'avoir appris à me servir d'une arme à feu, à Vera Nazarian de m'avoir aidée avec la langue russe, et à mes amies V, C, M et J dans la vraie vie, pour leur écoute et pour m'avoir forcée à sortir de chez moi de temps en temps.

Toute erreur présente dans le livre est exclusivement de mon fait. Il ne contient en aucun cas de véritable conseil

médical. Tous les médecins ne sont pas mauvais, seuls certains d'entre eux peuvent se montrer agaçants.

J'adresse enfin mon dernier remerciement, mais non le moindre, à mes collègues de travail du week-end, qui m'ont tenue à l'écart des ennuis. Merci de ne pas m'avoir laissée tuer quiconque par accident. Je vous en suis reconnaissante plus que pour toute autre chose.

Chapitre 1

— Comment votre foie peut-il être en si bon état ?

Debout à l'extérieur de la chambre de M. Novembre, je le regardais s'agiter sans relâche. Une personne normale ne pourrait déjà pas survivre plus d'une heure à 20 000 microgrammes de Fentanyl et 80 milligrammes de Versed, encore moins parvenir à tenter une nouvelle fois de s'échapper de son lit d'hôpital, le tout avec des gestes ralentis.

Mais je savais que M. Novembre n'était pas quelqu'un de normal : que ce soit à cause de ses crocs jaunes ébréchés autour de son tube endotrachéal doté d'un embout en titane, à la manière dont il était retenu sur son lit – par six menottes souples, deux sur chaque bras, une sur chaque jambe, et une sangle passée en travers du torse et attachée sous le cadre du lit – ou tout simplement, pour commencer, du fait de sa présence ici, à l'étage Y4. À part moi, personne ici n'était normal. J'étais humaine et j'en avais l'apparence : cheveux brun clair communs, yeux bleus communs et hanches communes. Mes patients, ici ? Disons seulement que « commun » n'était pas le premier adjectif qui venait à l'esprit si on les croisait dans la rue. Ni même le vingtième.

M. Novembre continuait de se tortiller. Je me demandais à quel membre guilleret du service de jour j'allais devoir faire mon rapport, à 7 heures, avec ce patient rampant derrière moi hors de son lit. J'imaginai déjà son regard inquisiteur.

Sa pompe intraveineuse émit un bip pour signaler qu'elle était vide, et sa main droite, menottée, commença à s'agiter de secousses. Merde.

— Hé, vous ! criai-je en passant la tête dans sa chambre pour essayer d'attirer son attention, même diminuée. Restez tranquille ! ordonnai-je depuis le pas de la porte.

Parfois, avec les patients agités, l'autorité de la voix d'une infirmière pouvait faire gagner du temps. Je me précipitai dans la salle des fournitures, déverrouillai le tiroir des sédatifs, attrapai une poche de Fentanyl et retournai dans sa chambre à temps pour le voir secouer violemment la tête de chaque côté.

— Arrêtez !

J'enfilai mon équipement de protection aussi vite que possible. S'il parvenait à arracher son tube endotrachéal, il serait alors privé de son assistance respiratoire et par conséquent, de vie. J'enfilai mes gants, m'emparai de la poche et me ruai dans la chambre. Il sembla se calmer quand j'éteignis enfin l'alarme de la pompe.

— Vous devez rester tranquille, monsieur. Vous avez une pneumonie et vous êtes à l'hôpital.

Je changeai la poche et relançai la pompe. Je pris une inspiration pour ajouter quelque chose, quand je vis Meaty, mon infirmière en chef, apparaître telle la lune derrière le poste de soins à l'extérieur, une main épaisse levée près de son oreille, mimant un téléphone. C'était le geste international des infirmiers pour signifier : « J'appelle le médecin ? »

Je hochai la tête.

— Plus de calmants. Tout de suite, s'il vous plaît.

Les membres de M. Novembre convulsaient de nouveau. Je ne savais pas s'il essayait de tendre la paume vers moi dans un but précis, s'il voulait seulement se libérer, ou s'il ne comprenait pas ce qui se passait – ce qui était probable, avec tous les médicaments qu'on lui injectait – mais j'attrapai sa main la plus proche avec les deux miennes.

— Vous devez vous reposer maintenant, d'accord ?

Sa poigne se resserra et je l'imitai – la majeure partie des vidéos de formation que j'avais visionnées avant de prendre ce poste avaient mis l'accent sur la règle « contact minimum avec le patient », pour une quantité de bonnes raisons – mais alors il se détendit et me relâcha.

Je reculai du lit, retirai ma blouse et mes gants, me lavai les mains et sortis.

— Tout va bien là-dedans ? demanda Meaty quand je revins m'asseoir derrière mon bureau, juste devant la porte de M. Novembre.

Je marmonnai une réponse et ouvris le dossier de M. Novembre pour me cacher derrière. Quand il s'agissait de Gina ou de Charles, Meaty ne s'en mêlait pas comme elle venait de le faire, à moins qu'ils n'appellent à l'aide. Mais j'étais nouvelle, ici. Juste au moment où, à mon poste précédent, je commençais à avoir confiance en moi et l'impression d'être une bonne infirmière, mon frère avait fait une overdose. D'héroïne. Pour la troisième fois.

Un « ami » inconnu (comprendre : *dealer*) avait eu l'amabilité de laisser Jake sur un trottoir et d'appeler les urgences, ce qui m'avait amenée ici. Le temps que j'arrive, on lui administrait sa seconde dose de Narcan. On avait dû lui installer la perfusion en intraveineuse dans le cou à cause des marques de piqûres qui recouvraient ses bras. Jusque-là, seul un quelconque miracle, quoique cruel, l'avait protégé de toute infection. S'il continuait comme ça, je savais que sa chance ne durerait pas.

J'étais partagée entre l'idée de le toucher ou non, parce qu'il n'était pas besoin d'être infirmière pour se douter de toutes les maladies qu'il pouvait couvrir. J'étais donc en train de chercher une paire de gants à enfiler pour pouvoir tenir la main de ce putain d'abruti de toxico quand un homme s'était approché pour dire :

— Vous n'aimeriez pas voir votre frère clean ?

Je pensais qu'il allait me parler de Jésus et j'étais prête à lui dire de dégager, quand il m'offrit un emploi.

Chapitre 2

À l'époque, quand je travaillais dans un hôpital privé agréable, si quelqu'un faisait quelque chose de particulièrement crétin, ou exprimait un mauvais avis médical, on aurait pu lui dire : « Hé, tu te crois à l'Hôpital du Comté ? » ou « J'ai l'impression que t'as fait du boulot de Comté, là. »

Mais si personne n'appelait les urgences, la prochaine fois ? Ou si Jake ne soignait pas une angine ? Il me semblait préférable de travailler au Comté plutôt que de le voir mourir en sachant que j'aurais pu l'en empêcher. Je ne comprenais pas exactement ce à quoi je renonçais, seulement qu'ils promettaient de le remettre sur pied et de le garder en l'état – contrairement aux programmes de désintoxication que ma mère lui faisait suivre, cela fonctionna.

Je faisais donc aujourd'hui réellement *partie* du Comté. Mais pire encore. L'étage Y4 était destiné aux serveurs de jour des vampires, aux donneurs enregistrés, aux loups-garous, zombies, tout ce que vous voulez – et pour nous, le personnel, il représentait le purgatoire. Nous étions situés dans les entrailles de l'hôpital, totalement inconnus du grand public et hors des statistiques. J'avais signé quarante papiers en trois exemplaires, reçu un badge spécial pour accéder à l'ascenseur spécial, et quand j'étais descendue vers le niveau spécial, je m'étais retrouvée dans un couloir sinistre, où mon fameux badge n'ouvrait que deux portes : l'une me donnait accès aux vestiaires et aux toilettes. La seconde m'autorisait l'accès ici, au Y4, un service de soins intensifs de huit lits avec un aspect officiel et

institutionnel : canalisations apparentes, lumières faibles et des murs qui auraient mérité une nouvelle couche de peinture dans une teinte un peu plus claire.

Je jetai un coup d'œil dans la chambre par-dessus mon dossier et vis M. Novembre recommencer, essayant cette fois de passer par-dessus la barrière du lit.

— Restez tranquille ! grondai-je.

Ainsi rappelé à l'ordre, il se détendit. Voilà le hic avec le Versed. C'était un calmant *et* un amnésique. Le bon côté, c'est qu'il aidait les patients à oublier la présence de l'horrible tube enfoncé dans leurs poumons et le ventilateur qui les aidait à respirer. Le mauvais côté, c'était que chaque fois que vous les préveniez qu'ils avaient des tubes Sur-Lesquels-Il-Ne-Faut-Pas-Tirer, cet avertissement avait une durée de vie d'une trentaine de secondes avant qu'ils n'oublient et recommencent à les triturer.

— Meaty, des nouvelles ? demandai-je tandis que M. Novembre changeait de cadence et tentait d'atteindre le tube enfoncé dans sa gorge, millimètre par millimètre.

Meaty répondit par la négative avec un grognement. Même si Meaty n'était probablement pas son véritable prénom, il ou elle était l'infirmière en chef du Y4, ce qui signifiait qu'« ils » étaient l'expert-résident pour tout ce qui concernait les tâches liées aux soins, le coordinateur général (ou la coordinatrice générale) des patients et la liaison avec le médecin. Avec son visage androgyne et une bedaine qui touchait presque le sol, Meaty apportait ses propres blouses de chez elle/de chez lui, adaptées à son corps, qu'il soit féminin ou masculin ; les toilettes dans les vestiaires étaient mixtes et je n'avais jamais eu les couilles, métaphoriquement, de poser la question.

Si frustrant que ça puisse être, ce n'était pas la faute de Meaty si le médecin n'avait pas rappelé. Il ne le ferait probablement jamais, et M. Novembre allait probablement remuer et s'agiter toute la nuit.

— Merde.

Je parcourus le tableau des soins pour écrire une nouvelle note sur le formulaire au sujet des patients que l'on

attache et, concernant l'activité de M. Novembre au cours des dernières heures, j'inscrivis « agité » et « tire constamment sur ses sangles ». Dommage qu'il n'y ait pas eu de formulaire pour mon opinion sur l'état des choses – j'aurais écrit « lugubre » et « mauvaise prise en charge des autres hôpitaux ». J'espérais bien que le coup de téléphone avait réveillé le médecin.

Même si M. Novembre était là depuis plusieurs jours, son dossier était presque vide, à l'exception de ses examens toxicologiques. Le service des urgences, ici, testait toujours subrepticement les personnes sur plusieurs pathologies potentielles – telles qu'« hémophilie porphyrique » (possibilité d'exposition à un vampire), « lèpre » (possibilité de zombie) et même « lien de parenté avec un camé » (moi). Tout le reste, tous nos dispositifs, nos traitements et les réactions de nos patients, était officieux. Mais il y avait certainement de vrais dossiers enregistrés quelque part, ne serait-ce que pour la comptabilité. Les médicaments que nous utilisions devaient à eux seuls coûter une fortune. Et même si mes collègues étaient aussi mal rémunérés que moi, quelqu'un payait bel et bien la facture. Une chose dans certains dossiers m'avait mis la puce à l'oreille : la fiche de renseignements des patients qui indiquait que tous dépendaient d'une assurance maladie dont je n'avais jamais entendu parler, le Consortium.

Mais pas M. Novembre – nous ne connaissions pas même son véritable nom. Voilà pourquoi on lui avait donné celui du mois. On l'avait trouvé dehors, déshydraté, avec une sévère pneumonie, trop affaibli pour se déplacer. Il semblait avoir quatre-vingts ans. Des plis creux d'une peau fine et blanche tombaient autour de ses traits anguleux, comme un glacier qui fondrait, si fine qu'on risquait presque de l'arracher en retirant trop brusquement la bande de Scotch qui le retenait. Pendant mon examen, j'avais pu sentir la mauvaise haleine d'un corps au métabolisme altéré. Une aiguille de perfusion plantée dans la veine fémorale d'une de ses cuisses injectait des médicaments et, bien sûr, du sang.

Pas parce qu'il en avait trop perdu, mais parce que techniquement, il était presque un vampire. Pas complètement, mais un « humain exposé à un vampire », le serviteur de jour d'une véritable créature de la nuit.

Contrairement aux légendes sur la contamination instantanée, il faut généralement des expositions répétées au sang vampirique pour que ce dernier affecte l'organisme – en supposant que vous n'êtes pas allergique ou que vous n'êtes pas mort sur l'instant d'un choc anaphylactique.

À un certain moment, M. Novembre avait été exposé à une grande quantité de sang vampirique. Ses canines en forme de crocs, que je pouvais observer à présent puisqu'il était en train d'essayer de retirer le tube de sa gorge avec sa langue, prouvaient qu'il avait dû s'approcher de la transformation. Je me demandai pourquoi personne n'avait fini le travail, et je le regrettai ; ça m'aurait épargné cette nuit de labeur. Parce que maintenant, même s'il avait probablement trois cent douze ans, le sang de vampire ayant des propriétés de longévité, il pouvait toujours mourir sous ma surveillance. Les personnes qui ont été exposées vivent longtemps, mais n'étant pas totalement des vampires, elles ne sont pas éternelles. Comme pour lutter contre ce fait, M. Novembre recommença à se pencher en avant sur son lit.

Je retournai voir son dossier pour savoir quel médicament je pouvais lui administrer. Il avait déjà pris la dose maximale pour le moment, mais si le Dr Turnas n'avait pas rappelé à 4 heures du matin, je prévoyais de lui présenter de nouveau mes amis Lorazepan et Oxycodone, en grosses, très grosses doses.

Charles apparut, depuis son côté du service. Ses patients dormaient ou regardaient tranquillement la télévision.

— Besoin d'aide, petite nouvelle ?

J'étais absolument certaine que Charles connaissait mon prénom désormais, et tout aussi sûre que ça ne valait pas la peine de me vexer.

— Non, à moins que tu ne caches une poche supplémentaire de Fentanyl, répondis-je.

Il se mit à rire. Plus âgé que moi, Charles faisait ma taille et ses cheveux bruns viraient au poivre et sel. Peu importait combien la nuit me paraissait mouvementée, j'avais remarqué que Charles n'en laissait jamais rien paraître. J'étais jalouse de sa capacité à garder son sang-froid en toutes circonstances, mais je l'aurais apprécié encore plus s'il ne m'avait pas traitée comme une gamine de douze ans.

— Tu vas t'en sortir, petite nouvelle, dit-il sans me regarder.

Je suivis ses yeux et vis M. Novembre faire des gestes de pincement avec sa main droite. Je crus qu'il tentait d'attraper son tube malgré l'oreiller que j'avais placé en travers, jusqu'à ce que tous ses doigts se recourbent vers l'intérieur, excepté son index. Puis il se mit à l'agiter intentionnellement. Il semblait vouloir me dire quelque chose. Je poussai un gémississement.

— Reste dehors, conseilla Charles.

M. Novembre ne s'arrêtait pas.

— Il essaie de communiquer, répondis-je.

— Il fait seulement semblant de ne pas y arriver.

Ce qui était vrai. La plupart du temps, les patients griffonnaient à côté de la feuille ou même sur eux-mêmes, s'ils avaient la portée nécessaire. Mais encore une fois, quelques-uns parvenaient à vous faire comprendre s'ils avaient froid ou chaud, s'ils voulaient de la lumière ou qu'on éteigne la télévision. Vous seriez surpris de savoir quelles obsessions les gens peuvent développer quand ils sont sous médication et qu'ils n'ont rien d'autre à faire. Une fois, un type m'avait dit en espagnol qu'il ne recevait pas assez d'*aire*. J'avais fait une analyse des gaz du sang pour vérifier, et il s'était senti mieux.

Mon patient, ma responsabilité. J'attrapai une feuille de papier dans la photocopieuse, un marqueur et un bloc-notes, puis enfilai mon équipement pour aller voir.

Parce que travailler au Y4 donnait l'impression d'aterrir dans un service hybride pour risques biologiques, trauma et psychanalyse, les chariots de combinaison d'isolation se trouvaient à l'extérieur de chaque chambre. Ils étaient

pourvus de blouses, masques faciaux, gants et filets à cheveux, tout comme n'importe quel autre chariot que l'on trouvait ailleurs dans le Comté, avec pour seule différence les fusils tranquilisants à air comprimé, chargés avec des flèches de chlorure de suxaméthonium, rangés dans le premier tiroir. Pendant ma formation, quand j'avais demandé pourquoi on n'était pas équipés de goussets d'ail et de croix, on m'avait répondu que l'ail ne fonctionnait pas et que le Consortium ne permettait pas de discrimination spécifique aux vampires.

J'enfilai mes gants et adressai un haussement d'épaules qui, je l'espérais, signifiait « désolée de ne pas t'écouter », avant de pénétrer dans la chambre.

Le badge qui me permettait l'accès à l'ascenseur et aux vestiaires déclenchait aussi la lumière fixée au-dessus de la porte de M. Novembre, pour que Meaty sache où j'étais en cas de verrouillage. Charles savait lui aussi où je me trouvais et se tenait contre le montant de la porte derrière moi, absolument pas impressionné.

— Très bien, monsieur. Je veux être fière de vous.

Je retirai les deux sangles de la main droite de M. Novembre, plaçai un stylo entre ses doigts, puis déposai le presse-papiers bien droit contre l'oreiller.

— Est-ce que vous avez mal ?

Je ne parvenais pas à imaginer que ce fût possible, mais il n'était *toujours pas* endormi. Il ignora ma question et commença à écrire laborieusement un A en lettre capitale.

— Vous avez besoin d'aller à la selle ? Vous voulez que j'allume la télé ? Que j'éteigne la lumière ?

Je récitai la liste habituelle, pendant qu'il faisait trois – non, quatre – *n* d'affilée. Classique pour un patient intubé. Je soupirai. Je jetai un regard par-dessus mon épaule et vis que Charles affichait un petit sourire narquois.

Je tentai le speech numéro 3 :

— Il est 2 heures du matin, nous sommes dimanche 29 novembre.

Et grâce à mon statut de petite nouvelle et mon besoin désespéré de salaire majoré de jours fériés, je travaillais non-stop depuis Thanksgiving.

— Je sais que c’est frustrant de ne pas pouvoir communiquer, mais vous êtes à l’hôpital. Nous prenons bien soin de vous. (Je tendis la main pour lui tapoter le bras.) Économisez vos forces et reposez-vous.

Il acheva une nouvelle lettre, un *a* minuscule. Je m’emparei du bloc-notes.

— Annnna... Anna ? fis-je à voix haute, et il hocha la tête, avec les tubes et tout le reste. (Petit triomphe, peut-être imaginaire.) Je vais voir si on peut la contacter pour vous.

Une lueur de connexion humaine – ou quoi que ce soit qui puisse y ressembler – apparut dans ses yeux et ses lèvres s’étirèrent jusqu’à sourire. Si je passais outre aux crocs qu’il avait à la place des canines et à la dose de narcotique à tuer un rhinocéros qu’il recevait, il aurait pu avoir l’air de n’importe quel autre patient octogénaire. Je retirai le stylo de ses doigts et il ferma les yeux.

Puis la pompe de Versed se mit à émettre des bips. J’appuyai sur le bouton d’arrêt de l’alarme et jetai un regard implorant à Charles.

Il leva les yeux au ciel. *Lui* ne se serait jamais équipé pour entrer dans la chambre d’un patient sans emporter le médicament dont il était presque certain d’être à court ensuite.

— Je m’en charge.

— Merci, dis-je avant de lui adresser un sourire victorieux dissimulé derrière mon masque.

Je dus appuyer encore plusieurs fois sur le bouton d’arrêt de l’alarme, et quand Charles m’apporta le Versed, je l’accrochai aussi vite que possible avant de me glisser hors de la chambre.

— Bon, Meaty, dis-je en tendant le bloc-notes de M. Novembre par-dessus le bureau du poste de soins,

comme s'il s'agissait d'une preuve de quelque chose. Ce type... toujours pas de renseignements sur lui ?

Meaty secoua sa grande main, avec un geste indéterminé.

— Désolé, Edie. On a envoyé sa photo à tous les Trônes.

Je baissai les yeux sur le presse-papiers et poussai un soupir. Au moins, avec les patients de mon ancien poste, je pouvais émettre des hypothèses. Quand quelqu'un montrait une trop forte tolérance aux médicaments, ou une tolérance trop faible à la douleur, je savais qu'il y avait une possibilité pour qu'il s'agisse d'un ancien consommateur. Ici, au Y4 – peut-être était-ce un loup-garou ? Ou un tigre-garou. Ou un lamantin-garou. Je laissai échapper un ricanement. Gina, au bout du couloir, vétérinaire doublée d'une infirmière, s'occupait des enclos de garous dans les chambres 1 et 2. Je savais que l'une des deux était occupée en ce moment, parce que j'entendais des hurlements. La nuit dernière, c'était la pleine lune. Ici, on prêtait une attention toute particulière à ce genre de détails.

M. Novembre était peut-être nouveau en ville, puisque aucun des Trônes de vampires locaux ne s'était précipité pour le réclamer. Plus il était éloigné de son territoire d'origine, plus il faudrait de temps pour trouver celui auquel il appartenait. Peut-être les vampires ne publiaient-ils d'avis de recherche qu'après la tombée de la nuit ?

— Il se tient bien ? demanda Meaty.

Je ne savais pas si Meaty pensait que je pouvais blesser les patients par ma seule présence, ou si je dégageais une aura de mauvaise infirmière. Ce n'est pas que je n'appréciais pas les vérifications répétées, je n'aimais simplement pas cette impression qu'elles m'étaient constamment destinées.

— Il va bien, je vais bien, tout va bien, dis-je, avec juste une légère touche de sarcasme.

Meaty me regarda en plissant les yeux, puis reprit ses commandes du matin auprès des laboratoires.

Sur le bureau entre celui de Meaty et le mien était disposé un moniteur de surveillance télémétrique, un écran d'ordinateur qui affichait tous les signes vitaux de toutes

les chambres occupées, avec des codes couleurs. Les plus imposants étaient les rythmes cardiaques, en vert vif, et quand les alarmes se mettaient à sonner, c'était généralement à cause d'eux. Il était difficile de maintenir des électrodes en place sur des patients qui se tortillaient sans cesse, et qui étaient parfois baignés de sueur. Alors quand une alarme retentissait et que je voyais un électrocardiogramme plat sur l'écran de contrôle, je me demandais simplement qui était en train de se gratter.

Mais aucune des courbes vertes ne fut altérée lorsque l'alarme se déclencha. Le coin de M. Novembre, sur l'écran, s'alluma. Je me penchai en avant pour lire les chiffres. Après avoir lâché un « oh, merde » instinctif, Meaty leva les yeux et je vis la saturation d'oxygénation de M. Novembre passer d'un pourcentage acceptable, 92, à un taux potentiellement emphysémique de 85, jusqu'à atteindre 40 pour cent, un taux incompatible avec la vie.

— Réveillez-le ! hurla Meaty.

— Je m'en charge !

Je bondis et contournai le poste de soins pour me ruer dans sa chambre ; sans la moindre combinaison.

Chapitre 3

Je restai debout une seconde, accablée. Je n'avais pas resanglé sa main droite, et M. Novembre avait retiré son intubation. Ventilation insuffisante = mort certaine. Le moniteur cardiaque au-dessus de son lit signalait une fibrillation auriculaire, avant que sa ligne verte ne tombe totalement à plat.

Charles me dépassa d'un pas vif en me jetant un regard incendiaire. Il tira violemment sur le lit pour effectuer une réanimation cardio-respiratoire et tendit la main vers moi.

— Respirateur manuel, tout de suite !

J'avalai ma salive, hochai la tête et le retirai du mur. J'eus l'impression de mettre une heure à assembler les pièces, à relier le masque au casque – celui qui était censé respirer pour M. Novembre, ce qui n'était pas le cas tant que je n'avais pas fini cette putain de manipulation. J'y parvins enfin et plaçai précipitamment le masque sur la bouche ouverte du patient.

Qui, par réflexe, se referma aussitôt.

Sur mon pouce gauche.

— Merde !

Je retirai brusquement mon pouce, qui s'accrocha sur ses dents, et posai mes doigts sous sa mâchoire pour une meilleure prise.

Je n'avais même pas vu Gina entrer, mais elle fut soudain là, avec de l'adrénaline prise sur un chariot de réanimation. Charles était déjà en train d'entamer la réanimation cardio-respiratoire. Meaty se mit à compter les séries.

— Cinquante-neuf... on change !

Je me jetai sur le lit pour enfourcher M. Novembre et pompai avec ma main blessée, feignant d'oublier qu'il venait de me mordre à l'instant, qu'un fils de pute de serviteur venait de me mordre à l'instant. Et si les tests qu'on avait faits étaient erronés ? Et s'il était contaminé ? Et s'il ne fallait pas forcément d'expositions répétées ? Mes pensées affluaient au rythme de ma réanimation et, tout comme ses côtes, elles résistèrent au début, puis cédèrent avec un craquement écœurant.

— Adrénaline ! annonça Meaty.

Je vis Gina approuver.

M. Novembre s'agita sous moi ; il déplaça le respirateur manuel et fit tomber sa sonde d'intubation par terre avec fracas. Il me dévisagea intensément.

— Sauvez-la ! s'exclama-t-il, mais il ne faisait que mimer des mots silencieux. (Il s'était arraché les cordes vocales en retirant sa sonde lui-même.) Sauvez-la, répéta-t-il avec ses lèvres avant de s'effondrer sous moi, rendant son dernier soupir.

Choquée, je restai figée, assise sur son torse. Et alors – au moins, les films disent vrai à ce sujet – d'un être vivant qui respire, M. Novembre devint mou, puis poussière. Il se ratatina sur lui-même, laissant une tache sombre couleur de suie sur l'intérieur de mes cuisses. Tous ses tubes et ses sangles tombèrent et atterrirent à l'emplacement exact où ils se seraient trouvés s'il n'avait été qu'une authentique statue de cendre, tout droit sortie de Pompéi. Je ne savais pas vraiment quoi en faire, ni quoi faire ensuite – je demeurai assise, hébétée, avant de descendre avec un soin excessif. Meaty, Charles et Gina me dévisageaient tous les trois, silencieux.

— Est-ce que les fameuses Ombres ne peuvent pas se charger de ça ? demandai-je en élevant la voix.

Les Ombres constituaient une sorte de protection mystique pour notre service, c'était du moins ce qu'on m'avait fait comprendre pendant ma formation. Je ne les avais

moi-même jamais vues, mais si cela avait pu m'aider, j'aurais écrit au Père Noël sur-le-champ et frappé dans mes mains pour faire apparaître des fées.

— Non, répondit Charles, et mes épaules s'affaissèrent. (Il pointa du doigt les restes de la main de M. Novembre.) Est-ce qu'il n'était pas censé être sanglé ?

Je hochai la tête et Charles secoua la sienne.

— Ohhhhh, petite nouvelle.

— Je vais avoir besoin d'un rapport d'incident, ajouta Meaty, mettant un terme à cette situation. Gina, reste ici et montre-lui comment faire pour le médecin légiste.

Ma bouche s'assécha. J'avais tué un homme. Mon erreur lui avait été fatale. Non – il ne s'agissait pas d'un homme normal, mais d'un serviteur, le serviteur d'un vampire, subsistant déjà probablement bien au-delà de son espérance de vie normale. Mais il avait ressemblé à un humain, il s'était senti humain, et il était mort par ma faute.

Un grand homme que je n'avais jamais vu auparavant apparut derrière Meaty. Son nom était brodé sur sa blouse en lettres italiques rouges : DR EMMANUEL TURNAS.

— Vous avez sonné ?

— Plus de calmants, s'il vous plaît, dit Meaty sans l'ombre d'un sourire.

— Ne respirez pas la poussière. C'est mauvais pour vous et c'est inflammable.

Gina me plaça le masque sur la bouche, tandis que je restais immobile, abasourdie. Elle avait mon âge ou peut-être un peu moins ; d'origine latino, elle avait une peau sombre et régulière, des cheveux noirs et raides. Elle portait une jolie mèche, courte au niveau de sa tempe droite et qui descendait jusqu'à son menton, contre sa joue gauche. Elle aurait probablement été jolie si jamais elle avait sourit. J'avais l'impression que ce n'était pas aujourd'hui qu'elle allait commencer.

— Premier incident ?

J'avalai ma salive et hochai la tête.

— Ici, ouais. Et ce sera le seul.

— J'en suis sûre. (Elle me regarda, puis son regard s'adoucit avec compassion.) Tu sais, la dernière infirmière qui a fait quelque chose comme ça ici est morte. Elle aussi, je l'appréciais beaucoup. (Je ne savais que répondre, mais elle continua.) Alors vois les choses sous cet angle... tu as survécu, OK ?

— Ouais. D'accord, répondis-je d'une voix neutre.

Si je n'avais pas été si sûre de moi, si je n'avais pas détaché son poignet, si je l'avais ignoré... si seulement il s'était bien comporté !

Gina se pencha sous le lit et détacha la sangle principale, qui n'immobilisait plus rien désormais.

— Est-ce que tu as retenu la leçon ?

— De ne pas tuer les gens ? fis-je avec insolence – le sarcasme étant ma meilleure défense contre les larmes – avant de le regretter aussitôt.

Elle se redressa et fronça les sourcils.

— Est-ce que ça va te permettre de t'améliorer dans ton boulot d'infirmière ?

Je l'espérais foutrement.

— Oui.

— Alors très bien. (Elle ouvrit les tiroirs qui contenaient les effets personnels de M. Novembre.) C'est un hôpital, petite... (je pris une inspiration pour répliquer, à l'instant précis où son regard se posa sur mon badge)... Edie. Parfois, il arrive des accidents. Il était agité et il manquait de sédatifs. (Elle sortit un immense manteau noir.) Si le Dr Turnas nous croyait chaque fois qu'on lui dit qu'un patient essaie de sortir de son lit, à moins qu'il ne déplaise à Dieu qu'il soit là pour le voir de ses propres yeux...

Je cillai.

— Vous voulez dire que ça arrive souvent ?

— Environ une fois par an, répondit-elle en haussant les épaules. Personne n'imagine ce qui peut se passer dans notre service, la nuit.

Je ne voyais pas vraiment en quoi c'était censé me rassurer, mais cette conversation serait plus courte si je faisais comme si c'était le cas.

— Super. Enfin, j' imagine...

Ce ne fut qu'alors que je repensai à ma main. Elle me faisait mal à l'endroit où M. Novembre m'avait mordue. J'y risquai un coup d'œil pendant que Gina explorait les poches du manteau. Je ne voyais même pas où les crocs avaient entaillé ma peau – si c'était bien arrivé. Mais une contusion violette apparaissait sur la zone où s'était posée sa dent.

— Eh bien, voilà qui est intéressant, dit Gina.

Je relevai les yeux en cachant vivement ma main gauche derrière mon dos. Gina tenait deux petites bouteilles à la main, avec des croix grossières dessinées au vernis à ongles rouge sur les côtés.

— De l'eau bénite ?

Gina ouvrit l'un des récipients et renifla.

— Millésime inconnu, qui sait avec quoi ça a été coupé ? (Elle me les tendit et je m'en emparai avec ma main intacte.) Mets-les dans la boîte pour l'incinérateur.

Les flacons en verre tintèrent dans la paume de ma main. Il s'agissait de bouteilles d'eau de Cologne réutilisées – ma mère vendait des produits de la marque Avon et je reconnaissais le modèle des flacons.

— Pourquoi un vampire aurait-il de l'eau bénite sur lui ? demandai-je.

— Peut-être qu'il était impopulaire ? répondit-elle en haussant les épaules.

Je pouvais comprendre. Je jetai un coup d'œil furtif à ma main et il me sembla voir le bleu commencer à s'étendre. Ce n'était peut-être que dans ma tête, mais...

— Heu, Gina ? fis-je, interrompant sa fouille des poches de pantalon.

— Oui ?

Je tendis ma main blessée.

— Il m'a mordue.

Gina plissa les yeux. Elle passa son pouce ganté sur ma peau nue pour sentir ma blessure révélatrice.

— C'était stupide.

— Je sais.

Je la regardai observer la plaie en espérant qu'elle dise quelque chose de rassurant.

— On dirait un simple bleu pour l'instant. Garde un œil dessus. (Elle me relâcha la main.) Tu n'as pas eu son sang sur toi, n'est-ce pas ? Alors tu n'as probablement pas été exposée.

Probablement ? Était-ce suffisant ? Pas vraiment, quand il y avait une possibilité que je me transforme en vampire. Mais je me mordis la langue et hochai la tête comme s'il s'agissait de bonnes nouvelles tandis qu'elle quittait la pièce, me laissant seule avec un cadavre.

J'achevai mes courbes sur les diagrammes et attendis l'arrivée du médecin légiste. Quand il apparut, je vis un homme à l'air austère vêtu d'un costume sombre. La seule touche de couleur provenait d'une pince à cravate, représentant une guirlande de Noël vert vif posée sur un drapeau américain. Peut-être en avait-il une pour chaque saison – peut-être avais-je manqué la cocarde de la dinde de Thanksgiving quelques jours plus tôt ? Il tenait un aspirateur sous un bras, ainsi qu'un paquet de sacs à aspirateur dans l'autre main.

Je le suivis dans la chambre, portant seulement un masque et des gants, et rassemblai les affaires de M. Novembre pour qu'elles suivent les sacs à aspirateur dans l'au-delà. Chaussures, chemise, le pantalon que Gina avait laissé tomber – et dans la poche de ce dernier, une bosse. Je plongeai la main à l'intérieur et y trouvai une montre de gousset en argent. Au dos s'étalait la lettre A gravée dans une écriture fleurie.

Les infirmières sont des cleptomanes innées. Pour éviter de se retrouver dans une chambre sans les fournitures nécessaires, elles empochent un flacon de solution saline à

chaque passage près d'un chariot de soins. Il fallait faire attention pour ne pas ressembler à un écureuil à la fin de son service. Certains jours, il était difficile de se rappeler que les chewing-gums à la caisse de l'épicerie n'étaient pas là uniquement pour vous.

Derrière moi, le médecin légiste se mit au travail. Le bruit de l'aspirateur me fit sursauter, et je n'eus qu'un instant pour décider de ce que j'allais faire de la montre. Je pouvais signaler qu'elle était en ma possession, et ensuite quoi... faire confiance au légiste pour qu'il la restitue ? Il l'échangerait certainement contre une nouvelle pince à cravate. M. Novembre était mort par ma faute, et c'était à moi de déterminer à qui rendre la montre. En regardant le tas de cendres de M. Novembre diminuer, je rangeai l'objet dans la poche de ma blouse, à côté des deux bouteilles d'eau de Cologne.

J'attendis que le médecin légiste finisse sa tâche, que M. Novembre soit entièrement balayé. Il avait probablement vécu des centaines d'années, jusqu'à ce qu'il attrape une pneumonie et qu'il me rencontre. Il aurait été facile de dire que c'était sa pneumonie qui avait tout fait déraiper, mais je connaissais la vérité. Je finis de tracer mes courbes avec une boule à l'estomac, puis déposai toute ma pape-rasse sur le comptoir du poste de soins.

Je n'avais plus besoin de rester pour transmettre mon rapport à l'équipe de jour. Il n'y a plus de rapport à faire quand son patient est mort.

Chapitre 4

Je n'éteins jamais mon portable. Pas même quand je dors après avoir travaillé toute la nuit. Je me dis que c'est parce que je veux rester disponible pour le Comté s'ils ont des heures supplémentaires à me proposer, mais la véritable raison, c'est que j'ai peur qu'ils m'appellent après mon départ du service pour me poser des questions importantes, pour me rappeler une chose que j'aurais dû faire ou des courbes manquantes. Et/ou pour me virer. Par téléphone. Je sais que je dois sembler légèrement paranoïaque, mais par un jour comme aujourd'hui, ça me paraissait plausible.

Ma messagerie indique que je travaille la nuit et que je dors la journée. Tous ceux qui me connaissent sont au courant. Et pourtant, tous ceux qui ne travaillent pas pour la direction des soins infirmiers se sentent obligés de m'appeler avant 15 heures. Certaines personnes – c'est-à-dire, les cons – préfèrent même m'appeler à plusieurs reprises, jusqu'à ce que je décroche.

Je renvoyai trois appels vers ma messagerie avant d'abandonner et de répondre au quatrième.

— Oui ? fis-je d'une voix rauque.

— Edie... Edie, j'ai besoin d'argent.

Et je savais déjà de qui il s'agissait.

— Non, Jake.

— Oh, allez, Edie...

— J'ai sur le dos ce qu'on appelle un prêt étudiant. (Je clignai les yeux sous mon bandeau et le relevai sur mon front.) Sans parler des impôts. Beaucoup d'impôts.

Mon frère émit un son exaspéré. Il n'était pas au courant de ce que j'avais fait pour lui. Au moins, ce n'était pas le service qui m'appelait pour me dire de ne plus jamais revenir...

Les événements de la nuit passée me revinrent par vagues. Jake me demandait quelque chose mais je ne l'entendais pas – je concentrais toute mon attention sur ma main gauche et sur le bleu qui s'étalait dessus. J'avais tué un patient. Mon patient. Un serveur... mais mon patient tout de même. Toute chance de dormir s'évapora comme de l'alcool froid sur une peau chaude.

— Edie ? Tu m'écoutes ?

Je retirai mon bandeau d'un coup sec. Le bleu n'avait-il pas changé de forme ? Je n'arrivais pas à me souvenir. Je me penchai par-dessus mon lit et fouillai dans ma blouse de la veille pour trouver un stylo. La montre de M. Novembre tomba en même temps, ainsi que quelques tampons d'alcool et un flacon vide d'héparine.

— Allez, quoi, Edie... continuait mon frère, aussi geignant que n'importe quel patient qui se sait « allergique » à tout ce qui est moins puissant que l'Oxycodone.

— Je t'ai dit non, Jake. Non, c'est non.

Je calai mon téléphone contre mon épaule et entrepris de tracer les contours de mon bleu au stylo pour voir, plus tard, s'il s'était étendu.

— Eh bien, tu parles d'une aide ! dit-il avec exaspération.

— Si tu savais, murmurai-je tandis qu'il me raccrochait au nez.

Quand j'en eus fini avec mes travaux manuels, je lâchai mon téléphone et ramassai la montre de gousset.

Elle semblait ancienne. Le A en or incrusté était resté net, mais tous les autres détails du boîtier en argent avaient été gommés par le temps et les frottements. J'ouvris le petit clapet avec mon pouce.

À l'intérieur, je découvris une photo d'un autre âge. Un portrait de famille en sépia : deux hommes, une femme et deux enfants, un garçon et une fille. Je supposai que l'un des hommes était M. Novembre, à une centaine d'années

près. Tous portaient des chapeaux de forme étrange et les femmes des foulards sur la tête.

Laquelle était Anna ? La femme ou l'enfant ? Je passai mon pouce décoloré sur leurs minuscules visages.

La montre fonctionnait. Elle devait avoir une valeur équivalente au remboursement d'un prêt étudiant, si je la vendais sur eBay. Ce que j'allais peut-être bien finir par faire... si je ne trouvais pas à qui elle revenait. Ce n'était pas comme si je pouvais appeler *Antiques Roadshow*¹ et leur dire : « Salut, j'ai volé ça à un patient âgé... d'où peut-elle venir ? » De qui me moquais-je en me prenant pour Alice Roy ? Je tournai et retournai la montre dans ma main, l'argent étincelant sous la lumière matinale. Je savais que je ne voulais pas de clôture. Je voulais l'absolution.

Un coin de la photo était décollé et râpait contre mon doigt. J'essayai de la retirer avec l'ongle. Elle finit par se déloger et voleta dans l'air avant d'atterrir par terre, à l'envers... et les mots « Récompense en cas de restitution » me sautèrent au visage. Je récupérai la photo.

Une série d'adresses était inscrite d'une écriture serrée. Elles étaient toutes barrées à l'exception de la dernière : « 336 Glade Street, Apt 12. » Surprise, je me rendis compte que je connaissais cette adresse. Il m'était arrivé une fois d'accompagner mon frère dans cette rue et j'avais fait semblant de ne pas le voir à l'œuvre.

Mon chat, Minnie, sauta sur le rebord de ma fenêtre.

— Quelles sont les chances qu'il s'agisse du même endroit ? Dans cette ville ? lui demandai-je. (Elle me considéra avec ses yeux bleus.) Et quelles sont les probabilités pour qu'on me vole ma voiture, si je vais là-bas ?

— Miaou.

— C'est à peu près ce que je pensais.

Mais il faisait jour, et il y avait toujours l'option du train.

1. Émission télévisée britannique qui met en scène des voyages dans diverses régions du Royaume-Uni et ailleurs pour l'examen d'objets antiques ou anciens apportés par les habitants locaux. (*N.d.T.*)

Le trajet me laissa bien assez de temps pour que je me sente stupide. Je portais un épais manteau qui ne valait pas la peine d'être volé, des bottes avec des bouts en acier et mon argent était calé dans mon soutien-gorge avec ma carte de crédit. J'espérais qu'un regard signifiant « me fais pas chier » ferait le reste – ainsi que les flacons de M. Novembre, un dans chaque poche, comme des pistolets dans leur holster.

Le train s'arrêta en tremblant et je fus la seule à descendre. À l'extérieur, les constructions étaient hautes et la neige avait un éclat huileux. Je dépassai quelques immeubles, dus ignorer quelques propositions et attendis d'atteindre la 7^e Rue pour tourner dans Glade Street.

Glade Street n'était pas une rue tranquille et ne l'avait jamais été. L'adresse de M. Novembre était un immeuble plus bas que les bâtiments immenses qui l'entouraient. J'appuyai sur le bouton de la sonnette.

Une femme qui devait avoir connu la Première Guerre mondiale apparut de l'autre côté de la porte. Elle m'observa en plissant les yeux derrière une vitre brisée, une cigarette calée entre ses lèvres.

— Ouais ? Quoi ?

Jusqu'à cet instant précis, je n'avais pas pris conscience que je n'avais pas le moindre plan. Avec un peu d'espoir, quelqu'un qui vivait ici se souviendrait de lui et je pourrais lui laisser la montre. J'imaginai mal qu'un serviteur puisse avoir de la famille, mais j'étais prête à me contenter de n'importe qui, que ce soit cette Anna en personne ou un voisin affectueux croisé dans le couloir. Peut-être que les enfants d'à côté avaient du respect pour lui.

C'est curieux la capacité que l'on peut avoir à s'imaginer la vie d'un individu sans rien connaître de lui.

— Je, heu... en fait, il s'agit d'un résident âgé de cet immeuble, qui est dans un état grave. (Voilà qui minimisait légèrement la situation.) A-t-il un parent proche ? Quelqu'un qui s'appelle Anna ?

Elle plissa les yeux de plus belle en entendant ce prénom.

— Pas que je sache. Vous venez de l'hôpital ?

Je hochai la tête, même si je n'avais absolument rien sur moi pour le prouver à l'exception d'une paire de gants en plastique dans ma poche de poitrine. Je vous l'avais dit : infirmières et écureuils.

Je brandis un gant flasque devant elle.

— J'ai besoin d'informations sur les personnes à contacter pour lui. Si je pouvais... suggèrai-je en espérant qu'elle comprendrait le reste toute seule.

— Ouais, ouais. J'ai déjà regardé *Dr House*. Si je ne vous laisse pas entrer, vous le ferez plus tard par effraction.

Le métal grinça quand elle ouvrit les verrous. J'enfilai les gants bleus en latex.

— J'apprécie votre coopération, dis-je.

— Son loyer est payé jusqu'au 15. Ensuite, je l'expulse. Et dites-lui que je ne garderai pas ses affaires.

— Ce sera fait.

Elle me jaugea de nouveau.

— Attendez.

Elle me laissa sur le pas de la porte avant de revenir avec trois enveloppes brunes, envoyées à cette adresse. L'une portait le nom d'Andrei Tarkovsky, l'autre celui de Novaya Zemlya, la troisième de Trofim Lysenko, chacune avec une écriture différente.

— Je sais qu'ils ne sont pas trois à vivre là-haut. Mais je ne suis pas une fouineuse. C'est la raison pour laquelle les gens aiment louer chez moi.

Selon moi, si trois personnes avaient vécu là-haut alors que le bail n'en concernait qu'une, elle n'aurait certainement pas été du genre à laisser passer. Je fourrai les enveloppes dans ma poche et elle me laissa entrer.

— Si vous trouvez un champignon bizarre, je ne veux pas le savoir. (Elle fit une pause et corrigea :) Enfin, peut-être que *moi* je veux le savoir, mais ne le dites pas aux autres locataires. (Je hochai la tête et elle fit un pas sur le côté.) Ce type est toujours à l'heure pour le loyer, mais il y a quelque chose qui ne va pas chez lui, vous êtes au courant ?

Je hochai de nouveau la tête. Après tout, elle avait raison.

Tandis que je gravissais les marches affaissées, que je passais devant des portes d'appartements derrière lesquelles hurlaient des enfants, leurs cris couverts par ceux des téléviseurs, je songeai que je devais peut-être remercier *Dr House* finalement. J'avais été incapable de continuer à suivre la série une fois entrée à l'école d'infirmières, quand j'avais commencé à passer tout mon temps dans un hôpital. Il m'avait alors paru complètement absurde qu'on veuille nous faire croire qu'un médecin faisait lui-même les prélèvements et installait lui-même les perfusions sur les patients. Les médecins ne savaient même pas comment fonctionnaient les pompes.

J'arrivai devant l'appartement de M. Novembre et frappai à la porte.

— Il y a quelqu'un ?

Je tournai la poignée ; la porte n'était pas verrouillée. Un vampire prenait-il seulement la peine de fermer sa porte à clé ? Soutenait-il les Témoins de Jéhovah ? Peu probable dans ce quartier, mais un vampire pouvait rêver, non ?

J'ouvris la porte et tendis la main vers l'interrupteur. Les quelques ampoules en état de marche illuminèrent la poussière créée par le genre d'intimité que seul un loyer toujours payé en temps et en heure pouvait garantir. Une table basse encombrait l'entrée, recouverte de bibelots. Des toiles d'araignée étiraient leurs fils entre eux comme des neurones solitaires à la recherche de compagnie, et je fus alors assurée que M. Novembre n'avait pas été victime d'au moins une chose... l'allergie à la poussière.

— Il y a quelqu'un ? répétais-je en tournant sur la droite.

J'entrai dans une petite cuisine équipée d'un vieux réfrigérateur. Je tirai la poignée et jetai un coup d'œil à l'intérieur.

Mauvaise idée. Des sacs et des sacs, contenant des chats à divers stades de décomposition, étaient soigneusement empilés et étiquetés, comme si une classe de biologie spécialisée avait récemment occupé les lieux. La nausée ne vint pas, mais j'étais infiniment soulagée de porter des gants quand je refermai la porte.

Ça faisait... beaucoup de chats pour un seul serviteur. Et au Y4, je n'avais jamais vu de chat sur un plateau-repas.

— Il y a quelqu'un ? tentai-je une nouvelle fois. Anna ?

Je pouvais partir tout de suite. Personne ne saurait que j'étais venue. Ce n'était pas comme si un autre vampire pouvait aller me dénoncer à la police : « Elle s'est introduite chez moi et a regardé ma collection de chats morts, monsieur l'agent. » Jusque-là, j'étais toujours en sécurité.

Et il faisait encore jour, n'est-ce pas ? Le Y4 était situé en sous-sol pour protéger ses patients. Donc, s'il y avait un autre vampire ici, il devait être endormi. À moins qu'il ne s'agisse d'un serviteur ayant l'habitude de manger deux chats par jour.

— Il y a quelqu'un ? répétai-je. Je viens de l'hôpital... déclarai-je avant de pénétrer un peu plus dans l'appartement.

Il y avait un placard ouvert dans le couloir, dont le bord des portes coulissantes avait été enveloppé de Scotch, avec un sac de couchage vide posé sur le sol. Ce fut un soulagement... à moins que ce ne soit une chambre d'amis. Je tournai au coin, en essayant de me tenir prête à tout.

Mais bien sûr, ce ne fut d'aucune utilité. Parce que parfois, on ne peut simplement pas se préparer.

Chapitre 5

La chambre, si c'en était bien une, était remplie de photographies. À première vue, elles semblaient identiques, comme une image statique et multicolore, avant que je ne comprenne qu'il s'agissait uniquement de clichés de filles. De petites filles. Leurs yeux. Les photos étaient superposées pour se recouvrir les unes les autres, jusqu'à ne laisser apparaître quasiment que des paires d'yeux fixées sur vous. Et leurs yeux, eh bien... il y brillait une lueur de pure terreur. Des fillettes étaient brutalisées. D'autres mordues. Certaines, les deux à la fois.

Je sentis la bile, l'amertume et la colère monter dans ma gorge. Je me penchai en avant. J'aurais voulu poser la main devant moi pour garder mon équilibre, mais je ne voulais pas les toucher. Elles ne l'avaient déjà été que trop.

J'avalai vivement ma salive plusieurs fois et pris une profonde inspiration. À la hâte, je sortis les enveloppes de ma poche et les ouvris. Quand j'en vis le contenu, jamais je ne fus aussi heureuse de porter des gants de ma vie ; il s'agissait du même genre de photos que celles qui s'étaient étalées sur le mur. Je les laissai tomber par terre et portai les mains à mon visage, horrifiée.

— Monsieur Novembre... comment avez-vous pu ?

Le seul endroit sûr à regarder était le sol, jusqu'à ce que je distingue des rangées de boîtes à l'autre bout de la pièce. Je m'approchai et vis qu'elles portaient des étiquettes avec des noms classés par ordre alphabétique. Marion. Sacha. Veronica.

Je rassemblai mon courage et soulevai un couvercle. Des fichiers remplis de photographies étaient soigneusement disposés à l'intérieur, portant eux aussi des étiquettes aux dates totalement improbables. Melinda 1976-1981. Melinda 1985-2002. Je comparai le début de la série de photos et la fin. Tandis que les hommes, les femmes et les paysages changeaient, la fillette semblait exactement la même. Si les dates étaient exactes, elle n'avait pas vieilli d'un jour, en vingt-six ans.

— Oh, Seigneur, murmurai-je.

Je trouvai une note à la fin du dossier. « Sauvée. »

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Était-ce bien vrai ? Je parcourus la pièce du regard. Désormais, la terreur dans leurs yeux semblait plaintive. Implorante.

Anna était-elle l'une d'entre elles ? Et si c'était le cas, où pouvait-elle bien être ?

Les urgentistes avaient trouvé M. Novembre étendu par terre dans la rue au milieu de la nuit, dans un autre quartier peu fréquentable. Ils avaient estimé qu'il devait être là depuis environ deux heures avant que quiconque ait songé à les appeler. Ils avaient été stupéfaits de voir qu'il possédait toujours son portefeuille et ses chaussures. Moi, après avoir été son infirmière, je ne l'étais pas. Il avait été un combattant. Et il y avait une chose curieuse chez les vampires, même ceux ne l'étant que partiellement : ils semblaient capables de repousser naturellement l'attention des humains.

Mais pourquoi un serviteur s'intéresserait-il à des petites filles ? Je regardai autour de moi. Et pourquoi ça m'intéressait, moi ? Il était toujours temps de partir sur-le-champ, de faire comme si je n'avais rien vu de tout ça. Malgré tout... je ne pouvais pas m'en empêcher. J'ignorais ce que signifiait « sauvée » – mais il me semblait peut-être savoir pourquoi il leur portait secours. Pour la trouver. Anna. Sauf qu'il n'y était pas parvenu, cette fois.

À cause de moi.

Je m'agenouillai et fouillai les autres boîtes, celles qui ne portaient pas la mention « sauvée », et éparpillai les clichés sur le sol jusqu'à la trouver.

ce que vous m'avez fait ressentir, ce jour-là – vous vous êtes trompés sur moi, les gars.

Les Ombres ne se laissaient pas impressionner par ma position.

— Nous n'offrons que rarement de deuxième chance aux mortels. Vos impressions d'héroïsme disparaîtront.

— Je vais garder mon travail maintenant, merci.

J'eus la sensation que l'ascenseur descendait de nouveau, et l'obscurité commença à s'estomper.

— Hé, les Ombres ! m'exclamai-je en tapant contre la paroi. Je veux une augmentation !

Leur rire résonna tout autour de moi.

— Oh, merci. (Je croisai les bras et levai la tête vers le plafond.) Pourquoi moi, dans toute cette histoire ?

— Pourquoi pas vous ? N'importe qui aurait pu faire ce que vous avez fait, répondirent leurs voix résonnantes.

Je fronçai les sourcils un instant, puis je compris qu'elles essayaient seulement de se nourrir de moi une nouvelle fois. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le carrelage familier du Y4. Les collègues et frère plus gentils ainsi que les patients inoffensifs arriveraient en temps utile... ou pas. Mais au moins, je savais qui j'étais, et que j'avais fait du bon boulot, jusque-là.

— Oui, mais c'était moi, répliquai-je avec un petit coup d'œil vers le plafond, avant de pénétrer dans mon étage.



10392

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Espagne (Barcelone)
par BLACK PRINT CPI
Le 29 juillet 2013

Dépôt légal : juillet 2013
EAN 9782290073407
L21EPGN000429N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion

Extrait de la publication